

Parodies de confinement

Ronsard, *Amours*, II, XLIV

*Marie, baissez-moy: non, ne me baissez pas,
Mais tirez moy le cœur de vostre douce haleine:
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine
Succiez-moy toute l'ame esparse entre vos bras:*

*Non, ne le la succiez pas: car apres le trespas
Que serois-je sinon une semblance vaine,
Sans corps desur la rive, où l'amour ne demeine
(Pardonne moy Pluton) qu'en feintes ses esbas?*

*Pendant que nous vivons, entr'aimons nous, Marie,
Amour ne regne point sur la troupe blesmie
Des morts, qui sont sillez d'un long somme de fer.*

*C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine,
Si doux soing n'entre point en si dure poitrine:
Amour regne en la terre et non point en enfer.*

Marie, baissez-moi ; non, ne me baissez pas,
Mais plaisez à mes sens de votre douce haleine ;
Non, ne leur plaisez pas, mais d'une ardeur soudaine
Enlacez-moi le cou pour me parler tout bas.

Non, ne l'enlacez pas : je crains jusqu'à vos bras ;
Et ne me parlez point : je pressens une gêne
En votre voix fragile et peut-être malsaine.
Un vain désir vaut-il de risquer le trépas ?

Pendant que nous vivons, séparons-nous, Marie,
Las ! le laurier qui frôle une rose flétrie
Bientôt se fane aussi de respirer son air.

N'est-ce abus qu'une fleur s'aime jusqu'aux épines ?
Si doux destin défend de communes racines :
Amour règne par l'âme et non point par la chair.

Malherbe, Dessein de quitter une dame qui ne le contentait que de promesse (1598)

*Beauté, mon beau souci, de qui l'âme incertaine
A, comme l'Océan, son flux et son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me vais résoudre à ne la souffrir plus.*

*Vos yeux ont des appas que j'aime et que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté ;
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.*

*Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse,
Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.*

*Madame, avisez-y, vous perdez votre gloire
De me l'avoir promis, et vous riez de moi.
S'il ne vous en souvient vous manquez de mémoire,
Et s'il vous en souvient vous n'avez point de foi.*

*J'avais toujours fait compte, aimant chose si haute,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas ;
S'il arrive autrement ce sera votre faute,
De faire des serments et ne les tenir pas.*

Santé, ton beau souci, mais ma terrible chaîne,
M'opprime et m'aliène en ma prison perclus :
Mon Macron, hâte-toi de commuer ma peine
Ou je me vais résoudre à ne la purger plus.

Ton dessein trop humain, que je crois salutaire,
Sans doute peut beaucoup dessus ma liberté :
Mais pour me retenir sous mon toit solitaire,
Il te faut cohérence autant qu'habileté.

Je pense recouvrer ma nature promise
Et de nouveau j'entends ce qui m'a condamné :
C'est le confinement sans fin qui s'éternise
Ou se farde en déconfinement confiné.

Il est temps, mon Macron, de m'accorder ta grâce,
Romps cet isolement pour cesser mon malheur :
Lève-le maintenant si tu manquais d'audace,
Mais lève-le demain si tu manques de cœur.

J'avais toujours, aimant République si haute,
Accompli mon devoir et respecté la loi...
S'il arrive autrement, mon choix sera ta faute,
D'écouter la science, hélas ! plutôt que moi.

Lamartine, L'Isolement

*Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.*

Souvent sur le balcon de ma jeunesse oisive,
Au coucher du soleil, je m'incline humblement ;
Je promène au hasard mes regards sur la rive
Dont le calme tableau sait mon renoncement.

*Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes ;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.*

*Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon ;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.*

*Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.*

*Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.*

*De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.*

*Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !*

Nerval, *El Desdichado*

*Je suis le Ténébreux, – le Veuif, – l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Etoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.*

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

*Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la sirène...*

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.*

Ici coule la Loire étonnamment placide ;
Son cours s'endort bercé par les rides du temps ;
Là s'effile la nue à la brise timide
Qui me ramène un peu des parfums du printemps.

Près du pont de l'Europe et de sa harpe blanche
Un ultime rayon pince une corde en feu...
Le silence envahit chaque ombre et chaque branche,
L'oiselle emporte en rêve un lambeau de ciel bleu.

Au loin, la cathédrale ouvre elle aussi la nue,
Mais son clocher se tait comme pour oublier :
Le monde semble, hélas ! réclamer ma venue
Pour mieux s'offrir de jour, et de nuit s'éveiller.

Orléans, bord de Loire, ô nature charmante,
Mon cœur pour vous déborde et n'attend rien de plus ;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme aimante :
La clarté de la vie est plus belle aux reclus.

Mon désir et mes yeux pour unique voyage,
De la rive à la rive, et du soir au matin,
Je parcours tous les points du simple paysage
Et me dis : En tous lieux m'invite un doux destin.

Que je chéris ces parcs, ces bars, ces librairies,
Ces salles de concert, ces bancs silencieux !
Terrasses, jardins, fleurs, ruelles et prairies,
La liberté me manque, et tout est précieux !

El Confinado

Je suis le Détenu, – l'Enclos, – le Confiné,
L'Étudiant de Sorbonne à l'ardeur endormie :
Ma seule BU manque à mon désir inné,
Las ! curieux de tout, sinon de pandémie.

Dans la nuit de mon Lit, Toi qui m'as condamné,
Rends-moi le bord de Loire et la verdure amie,
La chère librairie où j'ai tant ruminé,
Et le parc où j'ai lu deux saisons et demie.

Suis-je Raoult ou Zeus ?... Hippocrate ou Macron ?
Ma Muse est vierge encor du fardeau de la Chaîne ;
J'ai rêvé dans la Sylve où s'élève un grand Chêne...

Et j'ai deux fois vainqueur descendu mon perron :
Pour cueillir tour à tour au bord d'une nymphée
Un lys et une rose en guise de trophée.

Anthony Moklokov